

Dernier Billet

(Pour le "Nationaliste")

"Ta mie est malade, au pays ben loin",
M'écrit le billet qu'a tracé la fièvre,
Viens-tu-z-en, mon vieux, si t'u m'en veux point,
T'endras un dernier bec que j'ai-z-la levé.

"Je t'aime toujours, plus que tu le crois:
"On blague jamais, quand on dément."
"Et t'ai fait pleurer, ben et ben des fois,
"Faut me pardonner, c'était de mon âge.

"Vois-tu, j'étais jeune et je savais pas
"Que l'amitié fait de si grosses peines;
"Et, quand j'ai parti pour aller là-bas,
"Je croyais, ben sûr, qu'avant deux semaines,

"J'aurais publié celle que t'aimais
"Et t'aurais donné ton cœur à Louise.
"C'est un peu pour ça que je m'en allaiss:
"Ça me fâchait trop qu'on me rivalise.

"T'es resté fidèle, à ce que j'ai su,
"Et j'ai ben pleuré d'avoir été bête.
"Viens, mon vieux, et tu seras ben reçu;
"Je veux pas mourir avant."

-TA TOINETTE.

Estienne Gauthier

Mai, 1905.

Chronique

La saison théâtrale touche à sa fin. Dans quelques semaines pour les uns, dans quelques jours pour d'autres, la fameuse pancarte "Relâche", l'annonce de la pièce à succès chez Monsieur Pradhomme, se balancera triomphalement aux portes de nos établissements de plaisir, ou plutôt de nos "lieux d'annusment", pour employer le langage élégant d'une grosse rédaction voisine. Pendant près de deux mois, les fervents de l'art théâtral (et Dieu sait s'ils sont nombreux dans notre bonne ville) se seront servis de leur sport favori. Ce sera pour beaucoup un véritable petit chagrin, car peu de distractions ont autant d'attrait que celle de la scène.

Au moins, notre bel été canadien, un peu tardivement venu, il est vrai, mais si resplendissant qu'on ne saurait lui tenir rigueur de son peu d'empressement à nous visiter, leur promet-il des compensations qui, elles aussi, ont bien leur valeur.

Le temps est venu des excursions aventureuses, des joyeux pique-niques, des campements au plus profond des forêts, l'éloignée évocation des rudes temps d'autrefois et de l'existence de nos ancêtres.

Les douces idylles vont éclore légères et roses sous l'ombre des grands bois; les crépuscules aux flamboulements d'or et de pourpre illumineront de leurs feux ardents d'innocentes et tendres amours qui, plus tard, bientôt peut-être, se transformeront en des liens plus durables. Et tout cela va bien, ce ne sont que les massacres carnés, les empoisonnements, à la mie de pain et les exploits vertigineux du jeune premier contraint de veiller pendant cinq actes sur la vertu plutôt fragile de l'ingénue.

Si donc le public aurait mauvaise grâce à se plaindre du changement d'allure, convenez aussi que d'autres que lui ont bien quelque droit à jouter à leur tour du nouveau spectacle. Je veux parler de la légion des artistes, grands et petits, acteurs, musiciens, machinistes, électriciens, de tout ce petit monde enfin qui est la vie du théâtre.

On se fait généralement (surtout en ce qui concerne les acteurs) une idée complètement fautive de ce que peuvent être leurs véritables goûts personnels et leur existence privée. Beaucoup en sont encore à l'amusante légende des bohèmes échoués, d'ailleurs parfaitement imaginaires, que Mürger se plut jadis à décrire pour le plus grand ébahissement de ses contemporains.

D'autres, ne voyant que le côté brillant, séduisant du métier, l'enivrement des triomphes, la grisette des applaudissements, "l'annusment" enfin, se persuadent que la carrière de l'artiste est un enchantement sans fin et que sa vie privée n'est que la continuation des merveilles de la scène.

Il faut, hélas! en rabattre, et beaucoup.

La plupart du temps, chez lui, l'artiste est (dieu que deux mots lui disent singulièrement ensemble) le plus bourgeois des bourgeois. Et d'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement? Entraîné dans le tourbillon des études de rôles, des raccords, des répétitions, des représentations, tour à tour empereur ou bouffon, milliardaire ou va-nu-pieds, il lui reste si peu de temps pour être "lui-même", homme semblable aux autres, vivant, parlant, pensant comme tout le monde, qu'il craindrait, et avec raison, d'en laisser perdre la plus petite parcelle.

Et les autres rouages de la grande machine théâtrale, sont-ils vraiment beaucoup mieux partagés? Voyez les musiciens d'orchestre, parqués pendant des heures dans l'atmosphère étouffante de la salle, attendant le temps de leur enfoncement comme des cloportes dans des sortes de caves humides où leur horizon se borne à la contemplation des tuyaux de chauffage et des conduites d'eau.

Et les machinistes, tantôt juchés dans les cintres où l'on rôtit, tantôt enterrés dans les dessous où l'on moiste, tantôt se livrant à la culture intensive des rhumes de cerveau, tantôt des immortelles contraindre d'air de la scène? Et les accessoiristes, écaras sous leur bric-à-brac poussiéreux? Et les électriciens qu'aveuglent les projecteurs, les machines à éclairer, les boîtes à lumière, toute la batterie de cuisine des Prométhées modernes, qu'on!

Aussi, amis lecteurs, si quelques-uns parmi vous, réfractaires aux beautés de la simple nature, soupirent ardemment après la prochaine réouverture de leurs chers théâtres, qu'ils se consolent en pensant que leur sacrifice n'est pas accompli en vain, et qu'ils font œuvre de bonne charité sociale en laissant pendant quelques jours les pauvres artistes se rappeler qu'il existe d'autres lieux que ceux des bandes d'air de la scène, que tous les arbres ne sont pas en toile peinte, et que, sans trop chercher, l'on trouve encore des fleurs assez audacieuses pour se tenir droites sans un support de fil de fer et pour embaumer délicieusement sans le secours d'un parfumier.

F. DE CHALOT

Demandez nos circulaires et copies de contrats envoyées gratuitement. La Société de Crédit Hebdomadaire Limitée, 107 rue St-Jacques.

Gazette Théâtrale

LE CONCERT MARIER. — Demain, 20 mai, à 8 h. 15 du soir, à la salle Karni, concert annuel des élèves Mademoiselle Céline Mariier, professeur de chant. Prendront part au concert: Melles Veronneau, Drouin, Lachapelle, Wells, Charlebois, Lenoir, I. Lamallice, Ledavre, Huet, Paul; Mesdames McInroe et A. Dufresne. Mesdames Lévi et McMillan accompagneront au piano, et Mlle Blanche Lévi, élève de M. le professeur De Séve, du conservatoire McGill, jouera du violon.

Le concert Mariier réunit toujours un auditoire nombreux et distingué.

AUX NOUVEAUTES. — La saison théâtrale aux Nouveautés s'est terminée hier soir. M. Léfrancqais partira incessamment pour la France, où il va chercher les éléments d'une nouvelle troupe. Presque tous les anciens artistes passent à d'autres théâtres ou rentrent en France.

AU NATIONAL. — "Le train No 6", qui tient l'affiche pour cette semaine au National, n'a rien de commun avec "Le contrôleur de wagons-its", qu'on jouait récemment aux Nouveautés: ce n'est pas tant pis pour la pièce de Bisson, ce n'est pas non plus tant mieux; cela vaut tout simplement dire que chez Gauvreau on est assez vieux pour s'orienter tout seuls.

Le train No 6 est un drame de M. Gaston Marot, un drame émouvant, à 5 actes et 8 tableaux, où une intrigue moderne, serrée, observée, vécue, tourne autour d'une fortune et d'un assassinat commis dans le train No 6.

Le tableau du passage du train sur la scène sera le plus sensationnel de la saison au National. La direction a fait de grandes dépenses pour réaliser ce tour de force, qui ne s'était exécuté jusqu'ici que sur les scènes américaines les mieux aménagées.

On verra aussi sur la scène un bateau en partance. Signalons encore: le quai de Paris, à Cherbourg; la cabane de Roublin l'aiguilleur; la voie du chemin de fer (grande sensation); un coin du faubourg Saint-Martin et du canal, etc.

La distribution comprend entre autres: Fertinell, Soulier, Filion, Nangys, Hamel, Petit-Jean, Godeau, Leurs, etc.; Mmes Bertin, de la Barre, Moret, Bérin, Nodèle, Soulier.

AU FRANÇAIS: LA TROUPE CAZENUEVE. — Demain soir, début de la troupe Cazenueve, événement attendu avec une impatience curieuse. On jouera "Les cinq cents de Baptiste", pièce à grand spectacle où le tragique et le comique, le drame et le vaudeville, se conduisent et se confondent. On remarque dans la distribution: Cazenueve, Dane, Cassin, Carrière, Guiraud, Daoust, Joubé, Nymès, Domez, Gauthier (grand ténor d'opéra); Mesdames Myrielle, Devoyot, etc.

On a intercalé dans la pièce des variétés comme le grand air de "Sigurd", chanté par M. Gauthier, une "berceuse" chantée par Myrielle, des chansons de genre, des danses de caractère.

AU PARC SOHMER. — Aux représentations d'aujourd'hui, les trois dames, acrobates antipodistes (vous avez bien lu: a-t-i-p-o-d-i-s-t-e-s): Hodges et Launchmere, chanteurs; le grand "Chick", bicycliste comédien; Cox et Finlay, voltige aérienne sur double trapèze; Black et McCone, acrobates grotesques.

La musique du Parc s'est accrue de quinze musiciens de premier ordre.

La saison d'été s'ouvre lundi. De ce jour, toute l'immense façade du pavillon sera illuminée à l'aide de lampes électriques colorées et de puissants projecteurs.

AU PARC RIVERSIDE. — A 3 h., aujourd'hui, ouverture de la saison d'été au parc si achalandé de M. Lévi Tremblay. Le pavillon sera mieux aménagé et le parc plus attrayant que jamais. Le directeur sera encore M. A. Read, qui s'y connaît aussi bien que quiconque en Amérique en acrobates, chiens dressés, jongleurs, etc. La nuit sera dirigée par M. Hardy.

Entre autres numéros, le programme comprendra demain une reproduction bioscopique de la fameuse lutte Hackenschmidt-Jenkins.

La coopération économique

M. J.-V. Herreboudt, docteur en droit de l'université catholique de Louvain, qui a fait lundi dernier un tour à l'hôtel de ville de Saint-Henri, sur la coopération économique, une conférence dont la presse quotidienne a rendu compte, traitera sous peu le même sujet dans une des salles du Monument National. Il démontrera: 1. que la coopération ne mène pas au socialisme d'Etat; 2. qu'elle n'enlève rien aux capitalistes; 3. qu'elle favorise la classe ouvrière; 4. que par le système coopératif on peut trouver une solution à la question sociale.

M. Herreboudt s'est épris du système inauguré par la Société coopérative de construction et de placements, et il travaille à le populariser. Ayant fait une étude particulière de ces questions, il en parle avec une compétence incontestable.

A PROPOS D'OCTAVE CREMAZIE

Octave Crémazie prend de plus en plus la place de poète national canadien.

La distinguée femme de lettres qui signe "Madeline" ses jolis articles, ses nouvelles et ses essais dramatiques, a fait représenter le 22 juin 1902, au Théâtre National de Montréal, une pièce en un acte intitulée "L'Adieu du Poète", et qui s'inspire à l'égard de Crémazie des mêmes sentiments d'admiration quasi-religieuse que les à-propos représentés chez nous pour les anniversaire de Corneille, Racine et Molière. Bientôt, la statue de Crémazie s'élèvera sur cette colline canadienne où il vécut, souffrit et chanta. Il n'est pas surprenant que le poète ait excité la curiosité sympathique des Français amis du Canada.

M. de Labriolle, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), et qui fut pendant quelques années chargé d'un cours à l'Université Laval, a déjà publié sur le Canada de très intéressants travaux dans la "Revue Latine". Celui qu'il avait fait paraître en mars 1903 sur la langue française au Canada, n'avait pas eu le bonheur de plaire à tous les Canadiens. Pourtant il y énonçait un certain nombre de vérités que tous les bons esprits reconnaissent et déplorent, à Montréal plus encore qu'à Paris. L'étude si nourrie et si documentée qu'il consacra aujourd'hui à Octave Crémazie n'échappa pas les mêmes critiques (Revue Latine, "Un poète canadien: Octave Crémazie", Avril, 1905, pp. 227-234).

Cet article est inspiré par les sentiments les plus sympathiques pour le malheureux poète, en même temps par le plus réel souci de la vérité historique et du goût littéraire le plus fin. Disons que nous n'attendions pas sans une certaine réserve la publication de cet article. Nous avions nous-mêmes consacré à Crémazie une assez longue étude, dans un récent volume que M. Lounvigny de Montigny a présenté en termes trop bienveillants aux lecteurs du "Nationaliste". Nous étions en droit de craindre que les conclusions de M. de Labriolle infirmassent les nôtres, et l'avis d'un juge aussi compétent nous eût jete dans un grand trouble.

Heureusement, si l'étude de M. de Labriolle ajoute quelques précisions à notre travail, — et nous l'en remercions vivement, — il vient renforcer notre opinion, sans sur un ou deux points de détail.

M. de Labriolle replace Crémazie dans son milieu, ce petit monde de Québec en 1860, "qu'agissait une surabondance de vitalité, qui lui faisait s'épancher en beaux livres". Il nous montre encore l'influence des quatre volumes de Garnier qui avaient, pour ainsi dire, "condensé chez les Canadiens-Français le sentiment patriotique". Il rappelle le séjour de la "Capricieuse" dans les eaux de Québec, et il en profite pour tuer une légende que nous avions naguère trop facilement accueillie. Le commandant Belzée aurait été désastre pour avoir excité trop d'enthousiasme au Canada et donné de l'ombrage au gouverneur sir Edmund Head. M. de Labriolle détruit cette légende. "Je n'ai relevé, dit-il, dans le "Moniteur", aucune décision de cette nature. J'y vois, au contraire, qu'à la date du 2 février 1861, (le commandant Belzée) est nommé membre d'adjoint du conseil des travaux de la marine, ce qui n'implique assurément aucune défaveur." (Revue Latine, 1905, p. 230, note.)

Puis M. de Labriolle retrace la vie de Crémazie, signale d'un mot la cause de ses malheurs, l'accompagnement en exil, et cite de sa correspondance ou de son "Journal du siège" quelques fragments malicieux. Il fait ressortir le fin et malicieux bon sens de Crémazie, que "la folie obsessionnelle avait épargné". Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question du siège de Paris un peu plus loin, à propos d'une remarque personnelle.

Le critique, rappelant les lettres de Crémazie à l'abbé Casgrain, examine l'opinion du poète sur la possibilité d'une littérature canadienne, "telle que lui et ses amis l'ont conçue, une littérature ayant ses caractères propres et son originalité distincte."

Crémazie a vu bien des difficultés, dont toutes ne sont pas insurmontables: "Les Canadiens sont des colons littéraires, ils n'ont pas une langue à eux, que n'écrivent-ils en huron!" Le public canadien est apathique, peu exigeant, se satisfait du médiocre et le distingué à peine. L'exercice de la louange se démontre à force de se prodiguer, et la médiocrité se voit honorer des mêmes éphémères que le vrai mérite.

Peut-être le poète a-t-il poussé au noir le tableau, et M. de Labriolle en convient: "Comment ne pas entrevoir, dit-il, après avoir résumé les inquiétudes de Crémazie sur l'avenir littéraire de son pays, comment ne pas entrevoir quelque ressentiment, personnel dans ces doléances? N'oublions pas qu'il écrivait dans la tristesse de l'exil, avec le sentiment d'avoir manqué sa vie par sa faute, et un peu aussi par la faute des autres. Sa très réelle humilité ne pouvait entièrement abolir une pareille déception."

M. de Labriolle plaide alors les circonstances atténuantes, et il explique par des causes historiques "l'infériorité provisoire de la culture canadienne". Nous avons déjà tracé ailleurs l'esquisse de ce siècle de crise, et nous n'avons pas à y revenir. Constatons seulement ici avec le bienveillant critique de Crémazie, que la vraie et inquiétante cause d'une infériorité que nous aussi nous croyons "provisoire", c'est "la dualité des idiomes parlés au Canada" avec "les innombrables difficultés créées par cette pluralité même à l'exercice exact et élégant de la langue maternelle."

Nous ne reviendrons pas sur les qualités et les défauts d'Octave Crémazie comme poète, sur ses reminiscences, ses lieux communs, ses rimes trop faciles, tout ce que nous lui avons reproché naguère d'un mouvement un peu vil peut-être, et ce que M. de Labriolle constate à son tour. Nous ajouterons seulement quelques mots sur la "Promenade des trois morts", que nous n'avons jamais pu goûter, malgré nos très sincères efforts. M. de Labriolle la résume d'après Crémazie, et s'il trouve dans ces scènes de cimetière, de putréfaction, où il n'est question que de cadavres, de vers et du fameux "Je ne sais qui" de Bossuet s'il y trouve "une sorte de poésie funèbre qui n'est pas sans prix", il conclut que "ce délaissant poème traîne notre imagination sur de répugnantes délices". Il signale à son tour le goût de Crémazie pour "le truculent, l'étrange, le fantastique", et il ajoute avec beaucoup de justesse: "D'imagination très jeune, malgré sa finesse d'esprit, l'auteur nous mène à des points parfois complaisants de l'écriture."

"Tel qu'il est, dit-il, Crémazie de-

vains romantiques le ravissent spécialement. Cédant une fois à ce penchant, dont il concevait peut-être malgré lui, du fait de sa formation première, quelques sourds remords, il composa cette fameuse "Promenade" qui serait devenue, si les dieux l'avaient permis, la grande œuvre de sa vie." (P. 244).

Ce poème incomplet, partiellement réalisé, M. de Labriolle le juge "non médiocre". Voilà qui comble d'aise certains admirateurs quand même d'Octave Crémazie. Ils ne retiendront que cette appréciation, sans remarquer les réserves que formule le critique, et qu'il nous dit comble d'aise, ne retiennent rien que de désobergeant pour nous, notre honorable contradicteur ne nous en voudra pas de le reproduire en partie, par esprit d'humilité: nous laisserons à M. de Labriolle le soin de répondre à notre place.

"M. ab der Halden, écrivait textuellement le professeur dont nous parlons, ne fait pas assez crédit à son admiration pour Crémazie. Comme il nous juge de haut! Comme il nous trouve mûrs et simples! Comme il se sent citoyen de la Ville-Lumière! Comme il traite les appréciations de ce pauvre Crémazie sur le siège de Paris! La vérité est que les Prussiens ont été lamentablement battus, les Français, que Paris était dans un beau gâchis et que Crémazie ne l'a pas mal jugé, en somme."

Repondons d'abord à ces objections. Nous sommes très honoré de sembler à quelqu'un "citoyen de la Ville-Lumière"; jamais personne ne nous avait adressé ce compliment, flatteur pour un provincial. Nous ne pensons pas avoir marchandé notre sympathie au Canada: depuis des années, les études le concernant font partie de nos jouissances intellectuelles. Si nous avons fait d'expresses réserves au sujet du "Journal du siège", ce n'est point par vain chauvinisme, car nul ne sait mieux qu'un Alsacien combien la blessure est toujours saignante. Le reproche que nous avons adressé à Crémazie, c'est d'avoir écrit quelques pages dont M. de Labriolle dit, plus sévère encore que nous, dans sa brève note: "Certaines de ces pages, de langage, que j'évite de transcrire, compromettent la confiance que nous étions tentés d'accorder à l'habileté lucide de son jugement."

Venons-en aux "Trois Morts". "M. ab der Halden, continuait notre critique," dit bien que Crémazie s'est inspiré de Théophile Gautier, mais il ne le prouve pas. C'est vrai, il y a là une lacune dans notre essai, et nous sommes heureux que M. de Labriolle ait apporté à cette démonstration des arguments décisifs. Il me prend des envies d'exécuter le grand Troie, et de montrer que la "Comédie de la Mort" est pleine de reminiscences de Goethe, que le souffle en est court, et qu'elle est vulgairement sensuelle. Quelle idée autrement large et pure, et élevée, dans les "Trois Morts". Quels vers splendides! Oh! monsieur l'abbé, un calembour! Quel pathétique, quelle originalité! Car je tiens toujours que Crémazie a pris son poème dans son génie et dans son cœur. Qu'il ait lu Gautier auparavant, cela ne fait absolument rien à l'affaire. Relisez la prière de l'enfant à sa mère, et les imprécations du ver, et dites-moi s'il y a rien qui approche de cela dans Gautier et dans bien d'autres étoiles parisiennes (sic). Nous l'avons bien dit, cent fois, ce serait tant pis pour les étoiles. Et cela prouve une fois de plus que certains amis sont très dangereux. M. de Labriolle nous semble mieux servir à la fois la gloire de Crémazie et la vérité, quand il écrit:

"On doit se demander si la mémoire trop fidèle de Crémazie ne lui a pas encore joué un méchant tour. Cette imposture, qui ne les rend pas froids dans le tombeau, le dialogue entre le cadavre et le ver, bon nombre de traits particuliers, se retrouvent dans la "Comédie de la Mort" de Théophile Gautier. Seulement Crémazie, croyant convaincre, a été préoccupé d'une idée morale et religieuse tout à fait étrangère à Gautier." (P. 251).

En note, il ajoute: "Motifs pris à Gautier: l'oubli facile de ceux qui restent, la fécondité qui naît de la corruption même, la larme qui vient rafraîchir l'âme du mort. Qui sait si l'idée même de la "Promenade des trois Morts" ne lui a pas été suggérée à son insu par ces vers de Gautier:

...Encor si l'on pouvait
Autour du cimetière, entre les tombes blanches,
Avec le feu follet dans l'herbe et sous les branches
Se promener un peu, etc..."

De tout cela, il résulte que l'idée de Gautier est "vulgairement sensuelle" et celle de Crémazie noble et pure. Félicitons Crémazie, et reconnaissons qu'il est en cela bien canadien. Mais nos remarques subsistent. Ce romantisme macabre est un genre faux, aussi faux chez Crémazie que chez Gautier, et le poète canadien n'a point sauvé par la magie de la forme les défauts de son sujet. Nous ne pouvons admirer "la haute majesté du VER OUI SE TAILLE un manteau d'acier dans un suaire" et qui répète à chaque strophe: je suis le roi je suis le maître! (Oct. Crémazie, Œuvres, pp. 268, 269, 270, 272, 223, 225).

En outre, ce délaissant animal se fait des fibres du cœur "une couronne plus brillante qu'un diamant". Tout cela nous semble de très mauvais goût, et M. de Labriolle a contesté, mieux que nous ne saurions le faire, l'originalité de cet œuvre. Ayons le courage de le dire, la "Comédie de la Mort" n'est pas l'ouvrage capital de Gautier, et bien des Français ayant même une teinture de lettres, comme dit M. de Labriolle, n'ont pas de ce poème une connaissance approfondie. "Emaux et Camées", au contraire, et le premier volume de "Fracasse", sont des livres souvent charmants et parfois admirables. C'est pourquoi nous croyons servir Crémazie, que nous aimons et que nous estimons, en ne considérant pas comme son chef-d'œuvre son poème, à notre avis, le plus contestable.

Nous jugeons que la conclusion de M. de Labriolle est aussi équitable que bienveillante, car la bienveillance n'est dans certains cas de la justice.

Paris, mai 1905.

LEONARD DUVAL.

EN VENTE PARTOUT, LE DISCOURS BOURASSA: 10 SOUS L'EXEMPLAIRE.

Cela et mourir!

Voici venir le temps des roses, et des oiaisons. Des milliers de gens malhonnêtement riches (évidemment!) s'en vont à la campagne humer ces fleurs délicieuses et écouter chanter ces charmantes bêtes, qu'on ne peut entendre sans songer malgré soi à l'éloquente député que les tribunaux nous empêchent de nommer.

Qu'il fera bon de rêver assis dans un fauteuil bercé par le murmure d'un ruisseau, et se détaillant chez Valiquette à \$3.38 l'un, ou allongé sur une chaise de camp en toile blanche, qu'on se sera procuré au même endroit au prix de \$4.42!

Allez les voir!

meure cher à ses compatriotes, qui saluent en lui le poète canadien par excellence, l'initiateur de leur poésie nationale. Leur goût plus épuré aperçoit bien ses lacunes, mais, selon le sage conseil de M. l'abbé Casgrain, ils lui pardonnent libéralement en faveur des difficultés qu'il surmonta, et ils préfèrent l'estimer "un petit trou" comme on disait au temps de Champlain, "que de diminuer les services rendus par lui à la littérature et à la patrie canadienne."

Nous ne saurions que nous associer à cette conclusion, et au moment où la postérité se met à l'œuvre, pour le pauvre poète qui n'a pas voulu se tailler dans ses malheurs un manteau d'historien, disons combien c'est une œuvre louable à nos yeux que de faire connaître, comme l'a entrepris M. de Labriolle, au grand public français, le nom, la personne et les œuvres d'Octave Crémazie.

Paris, mai 1905.

71, rue de la Faisanderie.

A M. Luc Deshaies

N'avez-vous pas un peu mal lu, cher Monsieur Luc, l'article publié par Gilberte dans le "Journal de France" au sujet de la conférence de Mademoiselle Milhan.

Cher Monsieur, ce me semble, ne reprocher nullement à la gracieuse conférencière de n'avoir point parlé de Messieurs Doucet, Charbonneau, etc., elle regrette plutôt — et dans l'intérêt même de ces messieurs — qu'ils n'aient pas remis leurs manuscrits à Mademoiselle Milhan. Celle-ci aurait donné, disait-elle, à leurs poésies toute l'attention et l'intérêt qu'elle a témoignés aux œuvres de ceux-là qu'elle a si bien jugés. Les auraient-ils ainsi bénéficié de ses conseils judicieux et désintéressés, et le public aurait été heureux de les mieux connaître.

Vraiment, il faut être moins bien intentionné que verse en littérature pour trouver dans cette appréciation quelque chose d'aigre-doux.

Le seul reproche que la collaboratrice du "Journal de France" semble adresser à Mademoiselle Milhan est contenu dans ce paragraphe de son article:

"Mademoiselle Milhan a déclaré que des ecclésiastiques publiant des vers dans nos revues canadiennes, feraient mieux d'écrire tout simplement en prose, puisque leur poésie n'est pas autre chose... Nous pensons que Mademoiselle Milhan donne de l'ail. Nous ne sommes pas un ecclésiastique, mais, dans l'une de nos revues, nous publions quelques strophes, et nous sommes autorisés à croire que cet ecclésiastique n'est pas un Canadien."

Et, il faut bien convenir que ce léger reproche était un peu mérité, et que pour plus d'une raison cette allusion aux ecclésiastiques fut de trop dans la très sympathique, du reste, et très jolie conférence de Mademoiselle Milhan.

Sans doute aussi, comme vous le dites, la conférencière n'est pas tenue de lire tous les vers qui paraissent dans les pages féminines des journaux quotidiens, mais comme ces pages sont les seules où la direction des journaux tolère que l'on fasse une petite place à la littérature, il faut bien y laisser les vers de temps en temps, au moins quand on veut se tenir au courant du mouvement littéraire chez nous.

J'espère, cher Monsieur Luc, que vous ne prendrez pas en mauvaise part ces remarques que je vous adresse en toute bonne foi et amour de la justice.

LEONARD DUVAL.

EN VENTE PARTOUT, LE DISCOURS BOURASSA: 10 SOUS L'EXEMPLAIRE.

Lecteurs intelligents

Faites-nous plaisir: ne partez pas pour la campagne sans avoir pris un abonnement à notre journal. Si vous n'êtes pas abonnés, nous vous enverrons un "Nationaliste", et sans avoir à examiner les meubles de maisons d'été que Valiquette offre en vente en ce moment.

L'art de l'annonce

Il se perd chaque année des centaines de mille piastres au Canada dans l'annonce et la réclame de presse, non seulement par les Canadiens, mais par les Américains, qui passent pour en connaître tous les secrets. Annonces mal rédigées ou mal placées, public mal choisi, marchandises insuffisamment désignées: autant de causes, parmi tant autres, de cet immense colatage dont les journaux, en fin de compte, ne bénéficient guère, puisque la valeur de leur publicité s'en trouve nécessairement dépréciée.

C'est pour servir à la fois l'annoncier et le journal que M. L. J. François vient de fonder "Publité", revue bilingue à 48 pages, qui par le format et le caractère, ressemble beaucoup à "Printers' Ink". "Publité" est fait pour les Américains. "Publité" est de "l'école du pays", c'est la langue, car les Français ont une longue expérience du sujet qu'il traite. On la lira avec intérêt chez tous ceux qui veulent apprendre quelque chose en fait de publicité.

Nous sommes très reconnaissants au nouveau confrère de cette bonne note qu'il nous consacre: "Parmi les journaux du dimanche, dont sont dit en passant, les annonces ne tirent pas tout le profit qu'ils devraient, le jour où l'on a le plus de temps de lire, le "Nationaliste" occupe une place en vue; il mène vaillamment sa campagne, sans peur et sans reproche; il est intéressant, piquant et canadien ("to the core"), comme dirait Sir Wilfrid Laurier. C'est un journal de combat vibrant d'enthousiasme et de sincérité. Il a beaucoup de lecteurs, et c'est, en ce sens, une perte pour la classe des imbéciles, que de dire que la publicité de ses colonnes ne peut manquer d'être avantageuse."

EN VENTE PARTOUT, LE DISCOURS BOURASSA: 10 SOUS L'EXEMPLAIRE.

Cela et mourir!

Voici venir le temps des roses, et des oiaisons. Des milliers de gens malhonnêtement riches (évidemment!) s'en vont à la campagne humer ces fleurs délicieuses et écouter chanter ces charmantes bêtes, qu'on ne peut entendre sans songer malgré soi à l'éloquente député que les tribunaux nous empêchent de nommer.

Qu'il fera bon de rêver assis dans un fauteuil bercé par le murmure d'un ruisseau, et se détaillant chez Valiquette à \$3.38 l'un, ou allongé sur une chaise de camp en toile blanche, qu'on se sera procuré au même endroit au prix de \$4.42!

Allez les voir!

meure cher à ses compatriotes, qui saluent en lui le poète canadien par excellence, l'initiateur de leur poésie nationale. Leur goût plus épuré aperçoit bien ses lacunes, mais, selon le sage conseil de M. l'abbé Casgrain, ils lui pardonnent libéralement en faveur des difficultés qu'il surmonta, et ils préfèrent l'estimer "un petit trou" comme on disait au temps de Champlain, "que de diminuer les services rendus par lui à la littérature et à la patrie canadienne."

Nous ne saurions que nous associer à cette conclusion, et au moment où la postérité se met à l'œuvre, pour le pauvre poète qui n'a pas voulu se tailler dans ses malheurs un manteau d'historien, disons combien c'est une œuvre louable à nos yeux que de faire connaître, comme l'a entrepris M. de Labriolle, au grand public français, le nom, la personne et les œuvres d'Octave Crémazie.

Paris, mai 1905.

71, rue de la Faisanderie.

SI UN BON CAFE EST PLUS QUE LA MOITIE DU DEJEUNER, VOUS DEVRIEZ BOIRE LE

Cafe de Madame Huot

QUI EST LA PERFECTION MEME. IL EST PUR, RICHE, DELICIEUX ET VAUT PLUS QUE LE PRIX AUQUEL IL EST VENDU.

En vente par tous les bons épiciers.
En canistres: 1 lb. à 40c; 2 lb. à 75c.

EN GROS CHEZ
E. D. Marceau, 281 et 285 Rue St-Paul, MONTREAL.

N'EMPOISONNEZ PAS VOTRE SYSTEME EN VOUS SERVANT D'UN BRANDY DE QUALITE INFERIEURE

En vous servant du
BRANDY PHIL. RICHARD

Qui est pur, doux, moelleux, vous obtiendrez les meilleurs résultats.

Laporte, Martin & Cie AGENTS

PARC SOHMER
DIMANCHE, LE 28 MAI A 3 ET 5 P.M.

OUVERTURE DE LA SAISON D'ETE PROGRAMME EXTRAORDINAIRE

LES SIDEROS acrobates antipodistes et leur chien Whisky.
HODGES et LAUNCHMERE, chanteurs et danseurs (Sér. made des Chats).
LEGRANDCHICK

